



Quitter

la

mer

Des nouvelles de

Ben

Marcus

Éditions  
du sous-  
sol



*QUITTER*

*LA* Des  
nouvelles  
de

Ben  
Marcus *MER*

Titre original  
*Leaving The Sea*

Le texte a été publié pour la première fois  
aux États-Unis par Alfred A. Knopf en 2014

© 2014 by Ben Marcus

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2017  
pour la traduction française

Graphisme de la couverture :  
© Peter Mendelsund, 2014

Conception graphique gr20paris

ISBN : 978-2-63468-112-5

# Quitter la mer

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Thierry Decottignies

Ben Marcus

FEUILLETON  
Fiction

---

Éditions  
du sous-  
sol

Du même auteur

*L'Alphabet de flammes*

(Éditions du sous-sol, 2014, Éditions Points, 2017)

*Le Silence selon Jane Dark,*

(Éditions Le Cherche Midi,  
collection Lot 49,

traduction Claro, 2006,

Éditions 10-18, 2008)

*À Heidi*

PREMIÈRE  
PARTIE



## QU'EST-CE QUE TU AS FAIT ?

Lorsque l'avion de Paul atterrit à Cleveland, ils étaient déjà là. Ils étaient probablement arrivés tôt, s'étaient probablement installés juste à l'endroit où les passagers scrutent la foule à la recherche de leurs familles après avoir été déposés doucement par les escalators. Ils avaient dû se blottir là et regarder le tableau des arrivées avec l'espoir, au fond de leurs esprits, et aussi dans la partie ramollie à l'avant de leurs esprits – *souhaitant avec tout ce qu'ils avaient d'esprit* –, que Paul se déroberait comme il en avait l'habitude et ne viendrait pas à la maison.

Mais cette fois il était venu, et il avait espéré arriver seul, être absolument seul jusqu'à la toute dernière seconde. Il avait eu l'intention de faire un brin de toilette, d'être l'un de ces types devant le mur de lavabos des sanitaires de l'aéroport qui se savonnent les aisselles, changent de chemise. Ensuite il serait passé au Starbucks, aurait récupéré son sac, pris un taxi jusqu'à la maison. De cette manière il aurait pu repousser le moment de l'entrevue avec ces gens. Repousser le temps de l'entre-soi, le temps lui-même, *l'heure*, histoire de mettre ses nerfs en condition, ou de déployer la stratégie – quelle qu'elle soit – qui était nécessaire pour affronter Cleveland. Le monde de Cleveland. Son monde.

Mais ils lui avaient envoyé un texto, et maintenant ils étaient là, une masse, serrés si étroitement les uns contre les autres qu'on aurait presque pu les abattre tous les trois d'un seul coup de fusil. Non qu'il s'y connaisse en chasse. Papa, Alicia et Rick. La triste bande au complet, moins une. Paul envisagea un instant de s'avancer jusqu'à eux en présentant ses poignets comme pour se laisser menotter et embarquer. *Vous êtes condamné à une semaine dans votre famille !* Mais ils n'auraient pas compris la blague, et ensuite, pour toujours, il aurait été celui qui avait commencé, après tant d'années d'éloignement, fauteur de troubles une fois encore avec ses

conneries et ses jeux, et quel besoin avait-il eu de gâcher les choses avant que les choses aient même commencé, à moins, ô scandale, qu'il n'ait *voulu* mettre le feu à sa vie entière.

Alors il s'avança à grands pas aussi gaillardement qu'il le put, mais il dut trop en faire parce que son père sembla pris de panique, comme si Paul s'était apprêté à le prendre dans ses bras. Il aurait pu étreindre l'homme sans autre forme de procès, pour voir s'il restait quoi que ce soit entre eux – mais il allait se tenir, ou tout au moins se l'était-il juré, d'autant que son père avait l'air frêle et vieux et effrayé. Effrayé par Paul, ou effrayé par l'aéroport et la foule où se mêlaient, comme s'il s'agissait d'une seule et même espèce, des gens confondants de beauté et de parfaits monstres génétiquement certifiés. Peut-être était-ce ce qui arrivait au faciès d'un homme après soixante-dix ans : il devenait désespérément honnête, et le sentiment honnête du jour était une peur à se chier dessus, parce que le fils d'une certaine personne était arrivé et que le dossier de celui-ci, eh bien, n'était pas très brillant. Paul comprenait, il comprenait, il comprenait, et il opinait du chef et essayait de sourire parce qu'ils ne pouvaient pas vraiment le blâmer pour ça, et ils le suivirent jusqu'au tapis à bagages.

Dans la voiture ils ne lui posèrent pas de questions sur son voyage et lui-même préféra garder le silence. Sur le siège arrière, sa sœur et Rick chuchotaient, tendrement blottis l'un contre l'autre, et semblaient essayer de s'inséminer mutuellement par le visage tandis que son père engageait la voiture sur la voie rapide. Alicia et Rick avaient toute leur vie conjugale pour échanger fluides et langage, mais pour une raison ou pour une autre ils avaient eu besoin d'attendre que Paul soit là pour enfin extérioriser leur nature clandestine et porno. Ils avaient d'importants secrets – comme tout adulte jouissant de la sécurité de l'emploi se doit d'en avoir. Mais en plus ils voulaient que Paul sache qu'ils étaient flamboyants en tant que personnes sexuelles, même à l'approche de la quarantaine, au moment où les organes génitaux de la plupart des gens foncent et rapetissent comme des têtes réduites, et,

Qu'est-ce que tu as fait ?

d'ailleurs, au diable cet aller-retour à l'aéroport : éteindre leur désir n'était pas pour eux une mince affaire.

Dans l'intimité, ils se haïssaient probablement, pensa Paul. Se masturbaient dans des pièces séparées, puis lisaient au lit ensemble sur leurs Kindle. Ignoraient les vapeurs de l'âge mûr sublimé sous la couette. Un mariage entre mille séchant sur le pied de sa onzième année. Quelle est la pierre anniversaire pour onze ans de mariage ? Un galet ?

Paul regardait éclore la périphérie de Cleveland au travers de sa vitre, comme si des projets de construction constamment différés avaient un quelconque intérêt professionnel pour lui – un village de fondations bétonnées remplies de sable, des barres d'armature pointant comme les tubes respiratoires d'hommes enterrés vivants.

Son père prit la sortie vers Monroe et l'épingle à cheveux nauséuse en haut de Cutler Road que Paul avait toujours aimée à cause de la façon dont la lumière fait soudain irruption au moment où l'on dépasse la cime des arbres. La ville s'étendait au-dessous d'eux, tout son panorama changé depuis la dernière fois qu'il était venu, il y avait dix ans de cela. Les vieilles banques de pierre – Sovereign, Shelby, Citizens – s'accroupissaient dans l'ombre de tours neuves, effilées comme des lames et pas vilaines du tout. Elles étaient hautes, minces et noires, crochues au sommet, et soit on les avait gainées entièrement de verre anthracite, soit elles étaient tout bonnement dépourvues de fenêtres. Pour le coup, quelqu'un avait engagé de vrais architectes. Quelqu'un avait décidé de ne pas ravager le panorama de Cleveland, et les sommes déversées devaient avoir été faramineuses.

Il restait encore un bon quart d'heure avant d'arriver. Le moment de causer de tout ou de rien étant passé, il était peut-être approprié de s'essayer désormais à la conversation sérieuse. Il fallait que quelqu'un rompe le silence avant qu'ils en meurent tous, et Paul se dit qu'il ferait aussi bien d'aborder le sujet qui flottait inexprimé au milieu d'eux, gros comme une maison. Ou gros comme une voiture, enfin peu importe.

“Maman n'a pas pu venir ?

— Ah, Paul, elle voulait venir, dit son père qui fixait la route de ses yeux vides.

— Elle voulait et tu l'en as empêchée ? fit Paul en riant. Tu l'as plaquée au sol ?

— Non, pas du tout." Son père fronça les sourcils.

"Maman se repose, Paul, dit sa sœur sur la banquette arrière.

— Elle a hâte de te voir", ajouta Rick d'une voix trop forte pour la voiture. Big Rick le Vertueux. Le pacificateur. Qui dit aux gens ce qu'ils veulent entendre. Qui rassérène les gens depuis 1971.

"Merci, Rick, dit Paul sans se retourner. Maintenant je saurai à qui m'adresser quand je voudrai savoir ce que ma mère ressent vraiment."

Rick avait dit vrai. La mère de Paul attendait engoncée dans sa robe de chambre quand il entra, et elle se précipita à sa rencontre, l'étreignit, l'embrassa, le couvrit de marques d'affection. Il resta planté là, ses sacs au bout des bras.

"Paul !

— Salut, maman.

— Paul !" cria-t-elle à nouveau en attrapant son visage et en se penchant en arrière pour examiner l'énorme épave. Elle paraissait si petite dans sa robe de chambre.

"Tu t'es rasé ! Tu l'as rasée !

— Oui", dit Paul en se passant une main sur le menton, un sourire au coin des lèvres.

Il se sentit soudain fier. C'était le grand don de sa mère – le faire se sentir important en parlant de choses absurdement banales, comme sa toilette.

"Mon Dieu, comme tu es beau."

Sa mère pleurait un peu. Elle ne se lassait pas de l'étreindre.

"Paulo !"

C'était agréable. C'était même très agréable.

"Morton, tu as vu comme ton fils est beau ? Tu as vu ?"

Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle étudia Paul à nouveau, et il s'aperçut qu'il pouvait regarder dans les yeux de sa mère sans se sentir terriblement mal à l'aise. Il lui sourit sincèrement. Il aurait voulu la soulever et l'emporter en courant dans la rue.

Sa mère ne le verrait jamais, Dieu merci, lui ou son corps maltraité et suralimenté, comme il était vraiment. Même Andrea, à la maison, devait admettre que Paul n'était pas exactement beau, beau n'était pas le mot ; lorsqu'elle se montrait affectueuse elle lui disait qu'il avait l'air sérieux. Il avait un visage impartial, disait-elle.

“Morton ?” appela une nouvelle fois la mère de Paul.

L'inquiétude passa en un éclair sur son visage lorsqu'elle se rendit compte qu'on l'avait laissée seule avec Paul. La panique d'une personne piégée dans une cage avec un animal sauvage. *Monsieur le gardien du zoo, faites-moi sortir d'ici !* Paul eut pitié d'elle, sa pauvre maman coincée avec lui, car sait-on jamais ce qu'il était capable de faire ?

Le père de Paul devait être allé à la cuisine. Rick et Alicia s'étaient précipités à l'étage pour baiser, ou pour chuchoter davantage. Ou pour chuchoter et baiser et se cacher pendant que la pauvre maman s'occupait de Paul, comme toujours. Ils avaient donné de leur temps avec Paul dans la voiture, et maintenant c'était le tour de maman. C'est ainsi que son séjour entier allait se passer, ces trois-là se refiletant le gros Paul comme une patate chaude.

Elle s'affaira sur la fermeture Éclair du manteau de Paul, puis arrangea sa robe de chambre, mais il n'y avait rien à arranger, personne à pomponner, et elle l'avait déjà serré dans ses bras. Elle était paniquée. Elle pivota et s'élança vers la cuisine en criant : “Viens, viens, tu dois être affamé !”, puis elle disparut.

Paul attendit avec ses sacs.

“Je suis où ?” lança-t-il au bout d'un moment. Il avait besoin d'utiliser une salle de bains et il voulait se changer. “Je dors où, maman ? Dans quelle chambre ?”

Sa mère ne répondit pas ; son père était parti – se reposer, probablement. Tout le monde dans sa famille avait

constamment besoin de se reposer, mais jamais à cause d'un quelconque effort physique. Toujours à cause d'autres types d'efforts. Se reposer de lui, Paul le difficile, qui s'accrochait à votre centre d'énergie avec sa petite bouche rouge et le drainait. On aurait pourtant pu penser, vu le temps qu'il avait passé loin de Cleveland, qu'ils seraient enfin reposés.

Alicia apparut en haut de l'escalier vêtue d'un long t-shirt. Elle était décoiffée et rouge. Ça n'avait pas pris longtemps.

"Tu dors là-haut, Paul", dit-elle, et il la suivit, gravissant les marches recouvertes de moquette où ses pieds s'enfonçaient légèrement, vers son ancienne chambre.

...

Ses parents n'avaient pas le wifi dans la maison, ce qui n'était guère étonnant, les vieux détestant Internet. Mais ils détestaient probablement Internet parce qu'ils n'avaient qu'un accès commuté et qu'il leur fallait ramer sur le site de *USA Today* qui ne se chargeait pas complètement, avec des vidéos qui ne démarraient jamais, et cliquer sur des pièces jointes de courriels qui mettaient des heures à être téléchargées, alors à quoi bon s'embêter ? Le résultat fut que Paul ne put vraiment se rendre sur aucun de ses sites. Il avait cependant quelques JPEG enterrés dans les profondeurs de son disque dur, à l'intérieur d'un dossier nommé "Anciens budgets". Il ouvrit les images en question sur l'écran de son ordinateur. Par précaution, il verrouilla la porte de sa chambre, et puis s'installa pour essayer, assis sur la chaise que son père avait peinte en rouge pour lui il y avait de cela des décennies. Il était de retour dans la maison de son enfance depuis, quoi, dix minutes seulement, et son pantalon était déjà à ses chevilles et son petit bonhomme était dehors, esseulé par le long vol, en quête de friction. Mais les images à l'écran rappelèrent à Paul, sans raison apparente, des gens qu'il connaissait. Des civiles, au lieu d'anonymes nubiles photoshopées. Des civiles soudain nues, visiblement mal à l'aise dans leurs poses, et qui paraissaient terriblement impatientes de se rhabiller et de

Qu'est-ce que tu as fait ?

rentrer chez elles pour préparer des pâtes à quelqu'un. L'ami morose de Paul était froid et petit dans sa main, rien ne fonctionnait.

Il avait des trucs pour ce genre de situation, un moyen de se contraindre par la pensée à une disposition presque adéquate, ne serait-ce que pour seulement passer de l'autre côté, parce que s'arrêter à mi-chemin était mortifiant. Il aurait pu utiliser une attelle, attacher le petit connard à un bâtonnet de glace à l'eau jusqu'à ce qu'il tienne debout tout seul, mais c'est alors qu'Alicia frappa et il bondit et remonta son pantalon, calculant qu'il y avait environ trente-deux pour cent de chances qu'elle sache ce qu'il était en train de faire.

“Alors”, dit-elle en croisant les bras dans l'embrasure quand il ouvrit. Il se dit que c'était là le seul signal qu'elle lui donnerait pour lui indiquer que le moment était venu qu'ils aient leur petite conversation – entre frère et sœur, désormais adultes, qui l'eût cru.

Autrefois, Alicia n'avait pas le droit d'entrer dans sa chambre. Au lycée Paul avait fait un tableau des personnes interdites d'entrée : maman, papa et Alicia, leurs noms en grandes capitales, plus, en lettres plus petites, mamie et compagnie. Foutue mamie et ses squelettiques amis, brigade des stupés gériatrique qui traînait continuellement à l'étage pour espionner. Postés derrière sa porte comme s'il ne les avait pas aussi informés verbalement, de nombreuses fois, quand l'avertissement était son mode rhétorique de prédilection. Quel homme il avait été, donnant des ordres à tout le monde. Et ils obéissaient ! Jamais plus dans sa vie il ne serait aussi puissant.

Il ne restait plus aucun signe de Paul dans la chambre. Une peinture rosée colorait les murs, les trous faits à coups de poing avaient été rebouchés et repeints. Au sol un nouveau revêtement – du linoléum censé ressembler à du bois –, un nouveau mobilier, un air aseptique vaporisé pour faire oublier la présence du fils égaré. Ça ressemblait à la chambre-boutique d'une entreprise à domicile dédiée aux arts de la dentelle et du scrapbooking. Il était difficile de ne pas comprendre quel

type de gosse ses parents auraient voulu avoir, et quand il pensait à ce type de gosse, Paul sentait naître en lui le désir de traquer, de chasser, et de manger le gringalet.

“Comment tu vas ?” demanda Alicia, et elle semblait vraiment se donner du mal, et bénie soit-elle, parce qu’ils avaient plusieurs jours devant eux à tuer et feraient aussi bien de s’entendre.

Ils fermèrent la porte, s’assirent sur le lit. Bon sang, qu’elle paraissait vieille. Son visage était mou et fatigué, et ses yeux étaient vaseux comme si elle les avait frottés toute la journée et puis y avait versé du vin rouge. Mais pour qui se prenait-il pour avoir de telles pensées ? Il augmentait la taille de ses vêtements presque chaque année et n’entraît plus que dans les boutiques pour gabarits hors norme – qui vendaient quand même encore quelques bonnes marques. Si son visage était resté lisse et juvénile à quarante ans, sans la barbe repousse-amitié qu’il portait autrefois, une fois sa chemise enlevée il choquait le regard, et il le savait. Choquer était peut-être un mot trop fort. Mais à bien y réfléchir, non, il était approprié. À partir de ses épaules, qui étaient frêles, son corps s’étendait dur et large jusqu’à un ventre qui débordait sur le bas de son dos. Un second ventre à l’arrière, raison pour laquelle il mangeait tant peut-être. Deux bouches à nourrir.

Paul dit qu’il allait bien, et Alicia le regarda attentivement, demanda si c’était vrai. Paul insista, ça l’était, ça l’était vraiment, mais comment est-ce qu’elle allait, *elle*, et comment ça se passait avec Rick, et aimaient-ils Atlanta ?

“On vit à Charlotte, dit Alicia en se raidissant. On y a déménagé il y a trois ans.”

Bien sûr, il le savait, on le lui avait dit, mais ce n’était pas comme si l’adresse électronique d’Alicia avait changé ou quoi que ce soit, et on n’envoyait plus rien aux gens par la poste.

Paul jaugea sa sœur et eut un doute, parce qu’elle n’était pas exactement une femme svelte. Peut-être que techniquement les signes allaient dans le sens d’une grossesse. Certaines



Qu'est-ce que tu as fait ?

femmes le cachent bien. Alors il demanda. Il savait qu'ils en voulaient un, et quel mal y avait-il à poser la question ?

“Non, dit-elle d'un air un peu trop enjoué, ce qui était bizarre vu la manière absolument ostentatoire avec laquelle Rick et elle avaient toujours manifesté leur grande envie d'avoir des enfants.

— Mais le temps presse, non ?”

Ça, il le savait. C'était une information qui lui était assez familière. Le soleil commence à décliner vers quarante ans.

“On en a pris notre parti, dit Alicia. On l'a vraiment accepté.”

C'était ce qu'on disait quand justement ce n'était pas le cas, donc il décida de laisser tomber. Mais en lui-même il ne parvint pas à laisser tomber tout à fait. Qui était cassé, sa sœur ou Rick ? Qui était défectueux et pourri à l'intérieur ? Ou cela les concernait-il tous les deux, ce qui expliquait peut-être pourquoi ils avaient été attirés l'un vers l'autre au départ ? Si ça se trouve, il existait un club de rencontres pour personnes stériles. Bouillonnantes de sexualité, mais complètement stériles. Bien sûr, il savait comment ils s'étaient rencontrés. Il était présent. C'était dans cette maison même. Et Rick à l'époque était son copain. Au lycée une fois ils avaient failli partir camper ensemble.

Si le fait de ne pas avoir d'enfant posait un problème à Alicia, il savait qu'elle n'allait pas le lui montrer. Il était le dernier sur sa liste pour les franches confidences, les aveux de vulnérabilité. *Les sentiments humains*. Pas pour Paul. Il n'aurait droit qu'à une Alicia censurée, et c'était sans doute ce qu'il méritait.

“Je peux te demander, dit-elle, si tu as quelqu'un ?”

Elle semblait sincèrement l'espérer, si honnêtement que Paul passa sur l'étrangeté de l'expression “avoir quelqu'un”. Il admit qu'il y avait quelqu'un, en effet, et son nom était Andrea, et on verra, pas vrai ? N'était-ce pas tout ce que l'on pouvait dire, même après trente ans de mariage, bien qu'il n'eût pas vraiment d'expérience en la matière ? On verra comment ça se passe ?

“Paul ! s’écria Alicia. C’est merveilleux !”

C’était plutôt merveilleux, il le reconnut, vraiment merveilleux même. Il était difficile de ne pas sourire et de ne pas avoir l’impression d’être incroyablement chanceux. Peut-être que ça allait être plus facile qu’il ne l’avait pensé.

Mais lorsque Alicia le pressa de lui donner des détails, parmi lesquels l’occasion précise en laquelle il avait rencontré cette femme mystérieuse, les putains de coordonnées GPS de cet événement hautement improbable, sans parler d’une photo, une photo d’eux deux ensemble, il fut clair qu’elle n’y croyait pas un instant.

Paul détourna donc la conversation et parla de leurs parents. Leur terrain d’entente –arpenté tant et plus. Comment allaient-ils ? Etc.

“Oh, tu sais, papa c’est papa, dit Alicia en haussant les épaules. Il m’a fait laver la vaisselle à la seconde où nous sommes arrivés à la maison hier. Je suis sa petite esclave.

— Tu pourrais dire non, tu sais.”

Alicia le regarda froidement. “Non, Paul, *toi* tu peux dire non.

— Ouais, sans doute. Mais ils ne me demandent jamais rien. Je n’ai pas *l’occasion* de dire non.

— Très drôle.

— Et maman ?

— Elle s’en sort *super* bien. Elle est vraiment incroyable. C’est une battante.”

Paul plissa les paupières. Qu’est-ce que ça voulait dire ? Qui avait-elle battu ? Paul n’avait jamais vu sa mère se mettre en colère. Il essaya de prendre un air interrogateur, parce qu’il lui semblait bizarre de demander – comment pourrait-il ne pas savoir si quelque chose était arrivé à sa mère ? –, mais Alicia parla de la fête, de la stupide réunion de famille qui était tapie tel un animal à gueule hargneuse sur l’horizon de Paul.

La réunion aurait lieu le lendemain soir. Les cousins et cousines, oncles et tantes, grands-parents et tous les gens qu’ils soudoyaient pour qu’ils les aiment. L’arbre généalogique au complet remuant son cul sur la piste de danse. Un pétage de

Qu'est-ce que tu as fait ?

plombs généralisé de la famille Berger. Se réunissant pour que chacun puisse s'enterrer le visage dans des bacs de traiteurs et mentir sur ses succès.

“Qu'est-ce que tu vas porter ?” demanda-t-elle.

Paul dit qu'il n'y participerait peut-être pas.

“Comment ça, tu ne participeras peut-être pas ? C'est pas pour ça que tu es venu ? Tu ne peux pas ne pas y aller — tout le monde va y être. Qu'est-ce que tu comptes faire, rester à la maison et te branler ?”

Donc elle était au courant.

“Je ne sais pas. On verra.

— On verra ? Putain, Paul, t'es vraiment un connard.”

Il y avait une époque où elle n'aurait pas osé dire cela, la vérité flagrante. La réponse de Paul aurait pu être de ravager l'héritage familial, un tourbillon derviche parmi les objets de valeur de sa sœur. Mais il était trop fatigué pour casser quoi que ce soit. Il fallait être *en forme*. Inscrivez donc ça comme une amélioration de leurs rapports. D'ici qu'ils aient quatre-vingts ans, nul ne sait jusqu'à quel point ils allaient évoluer.

“Je sais, admit-il. J'y participerai probablement. J'essaierai de passer.”

— Bon sang. Ne nous rends pas service.”

Au dîner ce soir-là, la question tomba, et Paul essaya de prendre sur lui.

“Comment vont les affaires, Paul ?” dit Rick d'une voix tonnante. Tous les autres à table se recroquevillèrent, comme si quelqu'un avait vomi et qu'ils ne voulaient pas se faire écla-bousser. Rick n'avait probablement pas assisté à l'assemblée familiale où ils avaient décidé d'y aller mollo avec Paul, d'éviter les sujets qui fâchent. Comme, euh, les questions.

“On ne le provoque pas, avait probablement conseillé son père. Personne le pousse. Ça n'en vaut pas la peine.”

Sa mère et Alicia avaient dû approuver d'un hochement de tête, et maintenant Rick bousillait leur plan, s'attaquant à la jugulaire, à l'entrejambe, au gras en bas du dos.

“Je ne sais pas, Rick, répondit Paul. Mais il me semble que les affaires vont bien. Tu veux dire les affaires mondiales ? Les marchés boursiers ? Vaste question. Je pourrais en parler toute la nuit, ou on pourrait se réunir autour de ma calculatrice et attaquer le problème par les chiffres. Se coller les uns contre les autres et binairiser jusqu’au matin.”

Un instant il aurait voulu appartenir à cette partie de la population masculine qui pose ce genre de questions et y répond, qui sait fermement que ces questions représentent la porte d’entrée sur les rapports statistiques non sexuels entre hommes médiocres.

Rick était perdu, alors Alicia intervint :

“Tu sais bien de quoi il parle, Paul. Qu’est-ce que tu fais comme travail ? C’est quoi, ton boulot ?

— J’encaisse les chèques de papa et dépense l’argent dans la prostitution infantile au chantier naval.”

Sa mère mit sa main sur sa bouche.

Peut-être était-ce le fait d’être assis à cette table qui le faisait partir au quart de tour dans l’abjection. La table, sa chambre, cette chaise rouge, la maison, toute la ville de Cleveland. Le blâme pouvait être partagé.

“Paul, avertit Alicia.

— Ouais, je sais. C’est bon. Je n’ai pas touché à l’argent de papa depuis des années, Alicia, si tu tiens à le savoir.”

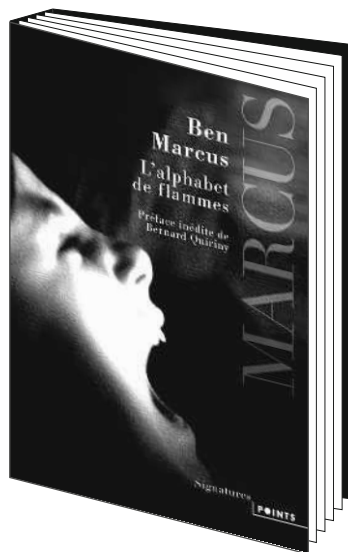
Il s’arrêta de manger et tous les autres se turent, les yeux braqués sur lui. Il s’était fait la promesse de faire un effort et déjà il y manquait. Il inspira et regarda Rick ; Rick clignait des yeux, attendant.

“Je bosse dans un atelier de menuiserie, Rick. On fait des meubles de cuisine sur mesure. Je m’occupe du gabarit à tenons.”

Ce fut plus facile que prévu.

Rick, seul, éclata de rire, parce que la menuiserie était l’une des choses les plus drôles au monde, peut-être, ou parce qu’il était en retard d’une réplique et voulait être sûr d’avoir compris la blague, cette fois. Il chercha des visages complices autour de lui, mais personne d’autre ne riait.

QUE RESTE-T-IL DE LA CIVILISATION  
LORSQUE L'ON A PERDU LA CAPACITÉ  
DE COMMUNIQUER  
AVEC CEUX QUE L'ON AIME ?



**MAINTENANT DISPONIBLE EN POCHE CHEZ POINTS**

« Une fable philosophique audacieuse et surprenante  
sur le langage et la morale, qui nous rappelle que communiquer,  
c'est parfois contaminer... »

*L'Express*

« Des phrases assourdissantes de beauté. »

*Le Huffington Post*

**POINTS**

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 130010 (00000)  
*Imprimé en France*